

Le couvent de Havre Saint-Pierre

Réjean Beaudin

Volume 15, numéro 1, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11432ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)

1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudin, R. (2009). Le couvent de Havre Saint-Pierre. *Histoire Québec*, 15(1), 20–23.

Le couvent de Havre Saint-Pierre¹

par Réjean Beaudin,
historien et auteur

Après ses études collégiales à Baie-Comeau, Réjean Beaudin a obtenu un baccalauréat en histoire et un certificat en pédagogie à l'Université Laval. Il a publié des articles dans la Revue d'histoire de la Côte-Nord et un récit biographique, Napoléon-Alexandre Comeau, le héros légendaire de la Côte-Nord, aux Éditions XYZ en 2006.

Le couvent de Havre-Saint-Pierre, qui occupa successivement quatre édifices au cours de son existence, fut la principale pépinière des enseignantes de cette région entre 1885 et les années 1960, représentant ainsi un important pilier de l'histoire culturelle nord-côtière.

À la fin du XIX^e siècle, devant le manque déplorable de personnel enseignant dans les villages isolés du golfe Saint-Laurent, M^{re} François-Xavier Bossé songe à en assurer la formation à Pointe-aux-Esquimaux, capi-

tales de sa préfecture apostolique. Il acquiert trois lopins de terre près de l'église et fait réunir les maisons qui s'y trouvent en un seul bâtiment qui servira d'école et de pensionnat.

Pour répondre aux besoins urgents de cette oeuvre, le ministère provincial lui accorde d'abord le statut d'école industrielle qui donne droit aux subsides. Mais M^{re} Bossé soumet aux fonctionnaires que cette catégorie offre des subventions insuffisantes et que les formalités à remplir entraînent des délais trop longs. Le Ministère contourne alors le problème en classant la fondation comme ce qui était dénommé jadis *école de réforme* (destinée aux jeunes délinquants). On ne joue que sur une syllabe, dit-on, puisque le couvent doit former plutôt que réformer.

M^{re} Bossé reçoit la collaboration de quatre religieuses des Sœurs de la Charité de Québec prêtes à supporter l'isolement des six longs mois d'hiver. Elles arrivent en octobre 1885 au couvent Saint-Joseph-du-Labrador. Elles y accueillent douze fillettes venues de divers endroits de la Côte-Nord, en plus des 120 enfants de la localité. L'année suivante, le nombre de couventines s'élève à vingt.

L'école offre le diplôme d'école primaire, ou modèle. Quant aux élèves ambitieuses et douées, elles prolongent leurs études par des cours de pédagogie et des stages qui mènent au diplôme d'enseignement. Radegonde Thériault en sera la première récipiendaire en 1888.

En vue d'assurer des vivres de qualité au personnel enseignant et aux pensionnaires, le fondateur a acheté une terre pour y cultiver des légumes et aménager pâturages, étables et autres bâtiments pour y élever vaches laitières, porcs, poules...

En 1892, l'école a formé douze institutrices parmi les quinze engagées dans la préfecture. L'exemple de ces éducatrices inspire les jeunes filles désireuses de poursuivre leurs études. C'est alors que le couvent est agrandi pour recevoir un surcroît de pensionnaires. La nouvelle construction procure des locaux mieux adaptés aux besoins grandissants.

Les Sœurs de la Charité de Québec y poursuivent leur enseignement jusqu'en 1904 alors que la maison mère rappelle ses ouvrières. Elles sont remplacées par les Filles de Jésus de Kermaria, une congrégation française. Hélas, le couvent est



M^{re} François-Xavier Bossé.
(Source : Collection histoire régionale,
Société historique de la Côte-Nord)

détruit par le feu, le 18 mars 1909. Deux religieuses continuent toutefois de former les élèves des classes plus avancées dans un local du Conseil municipal, tandis que les autres élèves vont étudier hors de la région. Mais, dès 1910, un nouveau couvent s'élève sur les ruines du précédent. Il est maintenu jusqu'en 1912 par les Filles de Jésus de Kermaria alors que les Sœurs de l'Enfant-Jésus de Chauffailles assurent la relève jusqu'en 1917. Ces dernières sont remplacées au cours de l'année 1917-1918 par des enseignantes laïques.

La fondation de l'École normale

Les manuels scolaires s'améliorent légèrement après la guerre et les cours d'enseignement bénéficient du *Manuel de pédagogie théorique et pratique* de M^{re} François-Xavier Ross. Les aspirantes au brevet y puisent des techniques à appliquer dans leurs stages.

Le village de Pointe-aux-Esquimaux, fier d'une institution qui rayonne dans toute la préfecture, est baptisé Havre-Saint-Pierre en 1924. Le nombre accru de pensionnaires réclame la construction d'un nouveau couvent, lequel deviendra l'École normale Saint-Joseph en 1939, sous les instances de M^{re} N.-A. Labrie qui en sera le premier principal.

Cette année-là, le Conseil de l'Instruction publique modifie le programme d'études en vue du nouveau brevet d'enseignement. Il impose alors une restriction au couvent de Havre-Saint-Pierre, dont le diplôme ne serait valide



Couvent Saint-Joseph du Labrador, Havre-Saint-Pierre, 1892. (Source : Collection histoire régionale, Société historique de la Côte-Nord)



Élèves et religieuses du couvent de la Pointe-aux-Esquimaux. (Source : Collection histoire régionale, Société historique de la Côte-Nord)

que dans les limites du vicariat apostolique du golfe Saint-Laurent. L'école a pourtant démontré ses compétences : depuis 1918, elle a attribué 151 diplômes à des finissantes qui ont par la suite formé des jeunes, parmi lesquels plusieurs ont poursuivi leurs

études. M^{re} Labrie fait donc analyser le programme et la performance de ses élèves. L'étude comparative avec les autres écoles normales de la province fait ressortir l'inexcusable injustice. Dès septembre 1940, il exige donc et obtient le plein statut



*(Finissantes de l'École normale de Havre Saint-Pierre et M. Genest, professeur, en 1940.
(Source : Collection histoire régionale, Société historique de la Côte-Nord)*



Sœurs de l'Enfant-Jésus de Chauffailles, Natashquan. (Source : Collection histoire régionale, Société historique de la Côte-Nord)

d'école normale. Cette même année, un premier professeur laïc se joint à l'équipe de religieuses. Il s'agit de Roland Genest, suivi

quatre ans plus tard par Fernando Trépanier, puis par Léonard Jomphe en 1947.

Avec sa haute façade de bois peint et son toit en mansarde, l'édifice de 1929 reflète la dignité. L'escalier de l'entrée principale s'ouvre sur un vaste parloir ainsi que sur des salles de classes aux planchers de bois franc et aux murs vernis. Au sous-sol, la cuisine des religieuses, qui sert aussi aux cours d'art ménager, possède un énorme poêle à deux foyers destiné à la cuisson des repas des 80 pensionnaires servies au réfectoire adjacent. La buanderie est aussi localisée au sous-sol.

Au dernier étage, se trouvent les chambres des religieuses et le

dortoir des pensionnaires, dont la literie est fournie par les parents de chaque élève. Les pièces à l'avant et sur le côté gauche du deuxième étage servent à la communauté, ainsi que le balcon au-dessus de l'entrée principale. À l'arrière, se trouve la chapelle, pourvue d'un harmonium sur lequel une musicienne exécute le plain-chant grégorien. La salle de récréation est dotée d'une scène où trône un piano, utilisé pour les leçons de musique et les activités artistiques des grandes occasions, surtout à Noël et lors de la promotion de fin d'année.

Les lampes à l'huile de charbon, posées sur les bases fixées au mur, sont astiquées et alimentées d'huile par les étudiantes les plus âgées, sous la supervision des religieuses. Ces lampes éclairent les pièces d'une lumière dorée et blafarde qui contribue sans doute à la méditation, à l'étude et à la lecture.

En juin, les élèves, vêtues de la robe noire réglementaire à jabot blanc, se rassemblent sur la scène pour la distribution des prix. Chacune, à tour de rôle, va recevoir de jolis volumes des mains des dignitaires désignés parmi le corps professoral et le clergé. La présentatrice nomme chaque récipiendaire et mentionne le prix officiel qui reconnaît la plus haute performance dans une matière scolaire ou une qualité sociale dominante. L'élève va ensuite s'agenouiller devant Monseigneur l'évêque qui dépose alors sur sa tête la couronne de



Élèves et professeurs du cours élémentaire au couvent Havre-Saint-Pierre.
(Source : Collection histoire régionale, Société historique de la Côte-Nord)

laurier en papier argenté, symbole du succès atteint au terme de ces années de patientes études.

À la fin de la cérémonie, les finissantes retournent sur la scène et, mains jointes à plat au niveau de la ceinture, elles entonnent leur chant d'adieu :

*Ô douce Marguerite d'Youville
Céleste fleur d'immortelle beauté
Enseigne-nous, en ce monde fragile
À rayonner par notre charité!*

Puis, ces filles, âgées de 16 ou 17 ans, montent sur le prochain bateau pour aller passer les vacances avec leur famille, prêtes à assumer leur tâche d'institutrices dès septembre.

Les mentalités évoluent et les règles s'assouplissent. En 1962, l'École normale accueille deux garçons de Havre-Saint-Pierre parmi un groupe jusque-là entièrement féminin.

Entre 1941 et 1965, cette institution a décerné le brevet d'enseignement du Département de l'Instruction publique à plus de 250 normaliennes, en plus du certificat régulier des 10^e et de 11^e années. À la suite du renouveau pédagogique des années 1960, ce type d'enseignement a été confié au cégep et à l'université. Quant à la bâtisse en bois qui recelait une mine de doux souvenirs, affaiblie dans sa structure et ne répondant plus aux nouvelles normes, elle a subi l'assaut des démolisseurs.

Notes

¹ Cet article est une version modifiée de celui paru dans *La Revue d'histoire de la Côte-Nord* de juin 1988. L'auteur remercie M^{mes} Clara Misson de Baie Trinité et Gisèle Morin-Vallée de Godbout pour leurs précieux témoignages.